

29.11.2020

LES DIASPORAS DE L'ANTIQUITÉ : UN APPORT MÉCONNU AU JUDAÏSME ET AU CHRISTIANISME

Par Madame le Professeur Mireille Hadas-Lebel

L'histoire biblique est pleine de récits d'exils plus ou moins prolongés, successions de départs et de retours pour répondre à l'appel de la Terre promise. Je n'évoquerai pas ici ce que l'on peut appeler les « mythes fondateurs », les pérégrinations du patriarche Abraham, la descente des tribus d'Israël en Égypte, l'Exode sous la conduite de Moïse et la répartition du territoire de Canaan par Josué. Je me situerai à l'époque où les Hébreux – du moins une partie d'entre eux – sont devenus des Judéens, c'est-à-dire des Juifs, attachés à un territoire autour de Jérusalem et à une religion, à un mode de vie que, plus tard, on appellera en grec « ioudaïsmos ».

Quelques repères pour commencer:

Après le schisme (-930) qui suit le règne de Salomon, le royaume d'Israël englobant les dix tribus du nord disparaît sous les coups des Assyriens avec la prise de sa capitale Samarie en -722, tandis que le royaume de Juda au sud avec pour capitale Jérusalem survit jusqu'à la conquête babylonienne en -586. Mais bientôt sonne pour eux -ou du moins une partie d'entre eux- l'heure du retour autorisé par le conquérant perse Cyrus (-538). Dès lors, on peut parler d'une diaspora dont nous tâcherons de suivre l'influence sur le judaïsme entre le VI^e siècle av. è.c. et le I^{er} siècle, date d'apparition du christianisme. Entre temps le

Les diasporas de l'Antiquité....

judaïsme s'est aussi diffusé sur le pourtour de la Méditerranée orientale, en Egypte et Asie Mineure, et jusqu'à Rome.

Remarque préliminaire: Les adeptes des diverses religions ont souvent du mal à prendre conscience que la religion dont ils se réclament n'a pas été exactement celle des fondateurs. Eternelle illusion de ces religions qui évoluent tout en se persuadant qu'elles ne changent pas. Les données objectives de l'histoire forcent à examiner cette évolution et les circonstances dans lesquelles elle se produit. En ce qui concerne le judaïsme antique, maints épisodes de son histoire se situent en exil, loin de la terre promise aux patriarches, dans la « dispersion » que l'on a pris l'habitude de désigner par le terme grec de *diaspora*, terme qui a d'ailleurs commencé à être appliqué aux seules communautés juives à partir du premier siècle. Comment ignorer que de telles transplantations, parfois suivies de retours, qui ont mis en contact des minorités fragilisées avec les civilisations d'empires puissants, ont modifié la vision du monde et les croyances de ces minorités ou que l'usage d'autres langues leur a donné accès à d'autres textes et d'autres univers mentaux ? J'examinerai successivement :

- les conséquences de l'exil de Babylone sur le monothéisme
- l'influence de la diaspora de l'empire perse
- l'influence de la diaspora hellénisée

o o

- *Exil et diaspora*

Le terme le plus familier aux sources juives pour désigner l'exil est le mot hébreu *galut*. Beaucoup plus que le terme grec *diaspora* il comporte une lourde charge négative. L'exil c'est le châtement divin par excellence, celui dont sont menacées aux 8^e et 7^e siècles av. è.c. les populations des bords de la Méditerranée

orientale qui voient avec terreur progresser les ambitions territoriales des empires assyrien puis babylonien. L'Assyrie transfère d'une région à l'autre les habitants des territoires conquis, entraînant d'importants brassages de population. C'est ainsi qu'après la chute du royaume d'Israël (-722), dix des douze tribus iront se fondre dans les populations de la région que nous nommons de nos jours Kurdistan. La Babylonie, qui étend sa domination un siècle plus tard, porte un coup fatal au royaume de Juda et après la prise de sa capitale Jérusalem en -586, emmène l'élite du peuple vers l'Est. Pour les prophètes de cette époque dont les écrits ont survécu (Jérémie, Ezéchiel, Isaïe), il ne fait pas de doute que cet exil est l'expression de la volonté divine qui châtie ainsi l'infidélité du peuple à son Dieu. Quand se dessinera un peu plus tard, grâce à l'édit de Cyrus (-538), une possibilité de retour à Jérusalem pour les Judéens, cela sera interprété comme la manifestation du pardon divin, selon un schéma destiné à perdurer dans la mentalité juive.

En nous plaçant maintenant du point de vue historique plutôt que de l'interprétation théologique des événements, on ne peut nier que ce premier exil a eu une influence formative capitale pour ce qui commence alors à se dessiner comme le judaïsme (la doctrine des anciens habitants du royaume de Juda appelés Judéens ou Juifs).

- *L'exil de Babylone et l'émergence du monothéisme*

En tout premier lieu, nous assistons à l'émergence d'un véritable *monothéisme*. Cette affirmation peut surprendre si l'on se réfère aux textes censés être antérieurs à l'exil. Le Dieu unique n'y est-il pas maintes fois affirmé ? Certes, mais il peut apparaître comme un dieu national, celui des enfants d'Israël, face aux dieux nationaux des peuples de la région. Baal phénicien, Kemosh moabite.

Il s'agirait donc de ce qu'il est convenu d'appeler un *hénothéisme*: le Dieu reconnu par Israël n'exclut pas les dieux vénérés par d'autres peuples. Selon une telle conception, lors d'une guerre, la victoire était celle du dieu des vainqueurs qui

marquait ainsi sa suprématie sur le dieu des vaincus. Prétention intolérable aux yeux des Judéens exilés dont l'élite avait déjà des pensées plus élevées. Mais peut-on demander à un peuple qui vit sur un petit territoire isolé de la côte dans une insécurité permanente liée aux convoitises des peuples voisins de concevoir l'universel ? L'exil a incontestablement favorisé une conception du monde plus large et une vision universelle de la divinité, celle d'un Dieu créateur, dont aucune image ne saurait refléter la puissance, mais qui néanmoins exerce sa providence et veille sur le seul peuple qui l'ait reconnu. Au sein de l'empire le plus puissant de l'époque se développe ainsi la dérision pour le vainqueur, adorateur d'idoles d'argent et d'or qui ont « des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas"... (Ps. 115) et seront à leur tour évincées par les dieux du nouveau conquérant, Cyrus. Aux autres peuples qui demandent aux Judéens : « Où est donc votre Dieu ? » il est dit : « Notre Dieu est dans les cieux. Tout se fait selon sa volonté (Ps 115, 3). C'est le second Isaïe, un prophète de l'exil et du retour, qui nous donne la plus nette expression de la croyance monothéiste :

Je suis Dieu et il n'en est point d'autre

Dieu, et il n'en existe pas comme moi

J'annonce depuis le commencement ce qui vient ensuite (Is. 46, 9-10)

Je suis le premier et je suis le dernier

Hormis moi, pas de dieu ! (Is. 44, 6)

En dehors de moi pas de sauveur (Is. 43, 11)

Au retour de l'exil de Babylone, à partir de la fin du VI^e siècle av. è.c., la tentation polythéiste qui était dénoncée auparavant semble totalement éliminée. Ceux qui reviennent à Jérusalem reconstruiront le Temple unique du Dieu unique. Désormais, les prophètes n'ont plus de doute que le reste de l'humanité suivra, que la royauté et l'unicité divines seront reconnus par tous, comme l'affirme Zacharie (14,9).

N'oublions cependant pas qu'une partie des familles exilées n'est pas rentrée et a choisi de vivre dans l'empire perse qui s'est constitué. Elles resteront en contact constant avec Jérusalem non sans faire passer des idées et croyances nouvelles. La diaspora babylonienne donne aussi l'exemple d'une vie juive sans le Temple. Comme elle semble avoir été très fidèle pendant des siècles à sa religion, on peut supposer qu'elle a trouvé très tôt des substituts tels que la prière et l'étude et développé ce que l'on n'appelle pas encore des synagogues, mais nous n'en avons aucune trace archéologique.

- *L'influence de la diaspora de l'empire perse*

La religion officielle de l'empire est le *zoroastrisme*. Sa langue officielle est l'araméen dit "d'empire", adopté à cause des facilités qu'offre l'alphabet propagé par les fonctionnaires araméens en Babylonie puis en Perse.

Avec le *zoroastrisme*, les Juifs restés en Orient se trouvent devant une religion plus élaborée que celle du pays de Canaan. Elle comporte une réflexion essentielle sur le Bien et le Mal, la destinée humaine et le sens de l'histoire. Les écrits zoroastriens anciens ne sont pas parvenus jusqu'à nous mais on a tout lieu de soupçonner qu'ils ont eu une influence sur la littérature qu'on appelle apocalyptique (du grec *apokalupsis* "révélation". Il s'agit d'une littérature juive, généralement écrite en araméen, qui a été écartée de la tradition rabbinique ultérieure non sans y laisser quelques traces et dont les textes ont été recueillis et parfois traduits en d'autres langues par des églises chrétiennes d'Orient, comme le livre d'Hénoch qui occupe une place importante dans l'Eglise éthiopienne.

Le dualisme zoroastrien a l'avantage de donner une explication de la présence du Mal en ce monde : c'est qu'il y a un dieu bon, Ahura Mazda, et un dieu mauvais, Ahriman. Chacun d'eux a des légions à son service. Cette idée se retrouve sous une forme atténuée dans le judaïsme post-exilique, même s'il exclut le dualisme. Face au Dieu bon, se tient le personnage de Satan qui évolue peu à

peu de simple mauvais conseiller (dans les Chroniques ou le livre de Job) en prince du Mal. Ainsi, dans le livre d' Hénoc, aux armées célestes du Dieu bon qui se répartissent en son nom la régulation de l'univers et chantent ses louanges, les anges, s'opposent les « esprits » mauvais dont l'apparition dans la Création qui était à l'origine tout entière bonne s'explique par la chute de certains anges qui se seraient épris des filles des hommes selon Genèse 6 et auraient enseigné aux hommes des techniques destructrices porteuses de calamités. Les uns et les autres ont désormais des noms et peuvent être invoqués.

Cette tendance dualiste est plus prononcée dans les documents de Qumran que l'on attribue à la secte essénienne. Le destin du monde se jouera dans la guerre des Fils de lumière contre les Fils des ténèbres, cette guerre eschatologique qu'évoque un des principaux textes attribués à ce courant minoritaire du judaïsme du Ier siècle. Les Esséniens connaissent aussi, nous dit-on, le nom des anges alors que deux seulement de ces noms apparaissent dans le livre de Daniel, Michel et Gabriel, et un autre Raphaël dans le roman de Tobit (extérieur au canon hébreu), mais le livre d'Hénoc en fournit bien davantage et établit une hiérarchie entre archanges et anges, des êtres qui ne sont pas sans rappeler les "éternellement vivants" du zoroastrisme . L'existence de démons capables de s'emparer de l'esprit humain devient une croyance populaire répandue comme le montrent les évangiles (avec les exorcismes de Jésus) et la littérature rabbinique tardive.

La littérature prophétique cède le pas à la littérature apocalyptique dans le livre de Daniel, datable du premier tiers du 2^e siècle av. è.c. que la Bible juive ne classe pas parmi les prophètes mais parmi les « écrits » dits Hagiographes, preuve de son inclusion tardive. Le livre de Daniel n'en a pas moins répandu une nouvelle vision du monde. Alors que le message prophétique d'un Isaïe par exemple annonce une ère de paix et de bonheur « dans la suite des temps » (ch. 2 et 7) avec pour guide « un roi juste » (ch. 11) et que tous les prophètes insistent sur le rétablissement de la justice par le châtement des méchants au « Jour du Seigneur »,

le livre de Daniel est le premier qui reprend la théorie de la succession des âges de l'humanité connue aussi par le poète grec Hésiode (âge d'or, d'argent, de bronze, de fer). L'explication de sa vision donnée à Daniel par un ange (ch. 7) la situe dans un Orient dominé successivement par la Babylonie, la Médie, la Perse, puis Alexandre et ses successeurs (ch. 7). Cette périodisation de l'histoire elle aussi se rattache au zoroastrisme. Elle doit déboucher sur la fin des temps qui verra la victoire d'Ahura Mazda et des forces du bien sur les forces du mal, grâce à l'intervention du *saoshyant*, né miraculeusement de la semence de Zoroastre gardée par les âmes de 99 999 justes. Ce nom qui signifie « celui qui incarne la justice » évolue vers le sens de "sauveur". Parallèlement, le roi juste dont le prophète Isaïe avait annoncé la venue porte désormais un nom dans le judaïsme *mashiah* « oint » car la consécration du roi se fait par l'onction dans le monde antique (notons que la seule apparition de ce terme chez les prophètes se rencontre dans le 2^e Isaïe (45, 1) à propos de Cyrus). Le rêve d'une restauration monarchique avec pour roi un descendant du légendaire roi David est de plus en plus empreint d'une attente eschatologique où se mêlent diverses annonces prophétiques ou apocalyptiques: jugement des humains (interprété comme Jugement dernier), résurrection des morts (annoncée explicitement dans un seul passage de Daniel, 12, 2), guerres et cataclysmes divers avant l'avènement du règne de Dieu. Toutes ces croyances plus ou moins diffuses dans la grande variété du judaïsme de ce temps constituent ce que, dans les années 30, Guignebert a appelé « une féerie eschatologique » développée dans la littérature apocalyptique. Dans le courant pharisien, du moins, le terme *mashiah*, qui revient souvent dans la liturgie des Psaumes associé au nom de David, prend une dimension eschatologique qu'il ne possédait pas dans ses premières apparitions bibliques.

Sur un tout autre plan, les liens de la Judée avec la diaspora d'Orient se manifestent même après le remplacement de l'empire perse par l'empire séleucide

à la suite des conquêtes d' Alexandre. L'écriture adoptée au retour d'exil n'est plus cet alphabet dit « archaïque » semblable à celui du phénicien mais « l'écriture carrée » de la langue araméenne proche de l'hébreu, devenue la langue officielle de l'empire perse et adoptée même par les Judéens pour des documents tels que *ketuba* (contrat de mariage) et *get* (lettre de divorce). Une partie du livre de Daniel et du livre d'Ezra est rédigée en araméen. Un Juif de Babylone se sent ainsi chez lui à Jérusalem où l'araméen se répand, même si, comme le sage Hillel, il se fait repérer par son accent. Avec le temps, les différences dialectales s'accroîtront entre Est et Ouest, mais jusqu'au I^{er} siècle, l'araméen est plus qu'une parfaite *lingua franca*, c'est une langue régionale majeure qui véhicule jusqu'à la Méditerranée des idées venues d'Orient.

- *L'influence de la diaspora hellénisée*

Au début du premier siècle la diaspora de langue grecque la plus brillante était sans nul doute celle de l'Egypte toute proche de la Judée, notamment grâce à l'éclat de sa capitale d'alors, Alexandrie. Créée à l'initiative d'Alexandre le conquérant, cette ville prit très vite au III^e siècle av. è.c. le relais d'Athènes grâce à ses institutions culturelles (Musée, Bibliothèque, etc.) et produisit nombre de savants et de lettrés. On peut suivre l'acculturation des Judéens installés en Egypte dès cette époque grâce à des listes de recrues dans l'armée ptolémaïque et à des inscriptions, notamment des dédicaces de synagogues (à défaut de ruines de ces bâtiments) retrouvées dans le Fayoum et le Delta. Mais c'est dans la capitale, Alexandrie, que l'on assiste à une véritable symbiose culturelle judéo-grecque. Elle est attestée par quelques fragments d'écrits qui ont survécu grâce aux citations données par certains Pères de l'Eglise, et surtout par l'œuvre monumentale du philosophe et exégète Philon d'Alexandrie (35 volumes, texte et traduction dans la collection Sources chrétiennes, éditions du Cerf).

Très tôt, les Judéens, exilés en Egypte du fait des campagnes militaires menées sur leur territoire d'origine par les rois macédoniens héritiers d'Alexandre ,

ou pour des raisons économiques, ont adopté la langue grecque. Un texte vraisemblablement juif, datant de la fin du 2^e siècle av. è.c., *La lettre d'Aristée à Philocrate* rapporte une légende tenace selon laquelle, pour enrichir la fameuse bibliothèque récemment inaugurée à Alexandrie, le roi Ptolémée II Philadelphe aurait demandé au grand-prêtre de Jérusalem de lui envoyer des traducteurs de l'hébreu au grec. Les 72 traducteurs choisis (12 par tribu) accueillis avec faste et honneurs par le roi, se seraient réunis au calme dans l'île de Pharos et auraient achevé leur œuvre en 72 jours ! Leur traduction, en tous points admirable, était, nous conte Philon, célébrée comme une sorte de miracle, tous les ans sur les lieux où elle avait été inspirée.

Cette légende ainsi que le témoignage de Philon sur la fête célébrée encore en son temps (début I^{er} siècle) nous montrent que la traduction dite des « Septante » était vénérée comme un texte sacré, à l'égal ou presque de l'original hébreu. Diverses théories sont proposées sur les causes et les circonstances de cette traduction. Quoi qu'il en soit, elle fut certainement rendue nécessaire par l'acculturation des communautés hellénophones devenues incapables de comprendre le texte hébreu. Avec le temps, ces communautés étaient devenues de plus en plus nombreuses, non seulement en Egypte et Cyrénaïque, mais aussi à Chypre et îles de la mer Egée, Grèce et surtout Asie Mineure. La diaspora juive dépassait désormais largement la population juive de Judée, sans doute du fait des conversions dont on peut suivre la trace jusqu'à Rome chez les auteurs latins du premier siècle et jusque sur le territoire de l'ancienne Babylonie avec la conversion de la reine hélène d' Adiabène et de ses deux fils Monobaze et Izates. (Certains l'estiment à un habitant sur dix de l'empire romain, soit 6 à 8 millions). Le grec est la langue de tout l' Orient de la Méditerranée mais il est aussi pratiqué à Rome où les élites se piquent de le pratiquer parfaitement . C'est dire le rôle que la traduction grecque prit dans la liturgie et l'exégèse des Juifs de la diaspora, dont l'œuvre de Philon est le témoignage éclatant. Pour la plupart d'entre eux, la vie loin de Jérusalem n'était plus sentie comme un exil-châtiment mais comme une

domiciliation *apoikia* loin de la *métro-polis*, la ville-mère, dans le lieu où leurs ancêtres, les pères de leurs pères, s'étaient établis, la *patris* (cf. Philon, *Contre Flaccus* 26). La diaspora d'Égypte avait cependant déjà pris conscience de sa fragilité à l'époque où Philon fait ce constat. Elle ne devait pas survivre longtemps à la chute de Jérusalem et fut engloutie dans les événements tragiques de 115-117 avec celle de Cyrénaïque d'Égypte et de Chypre.

La diaspora égyptienne laissait un héritage qui fut recueilli par le christianisme naissant.

- *L'héritage chrétien de la diaspora hellénisée*

La prédication paulinienne dans les diverses synagogues d'Asie Mineure de communautés toutes hellénophones, se fit en grec puisque Paul était lui-même originaire de Tarse en Cilicie. Elle pouvait s'appuyer sur un texte grec de la Bible, le seul existant en ce temps, celui des Septante. De même à Antioche qui devint très vite le foyer de la diffusion du christianisme. C'est d'ailleurs là, nous dit-on, que les adeptes de *Christos* commencèrent à être appelés *christianoï*. On s'accorde pour situer à Antioche l'évangéliste Matthieu, celui des quatre qui fait le plus de citations des textes bibliques. Le christianisme n'aurait pu s'ouvrir au monde grec, s'il n'avait préexisté une traduction grecque des textes sacrés. La légende de la *Lettre d'Aristée* fut diffusée et embellie de manière à souligner le caractère merveilleux de la traduction elle-même. Ainsi les sages chargés de la traduction auraient travaillé chacun séparément dans des cellules isolées et en confrontant leurs traductions on les aurait trouvées identiques, preuve d'une inspiration divine.

Philon d'Alexandrie fut, lui aussi, mis à contribution par certains des premiers Pères de l'Église; ils lui empruntèrent notamment sa technique de l'exégèse allégorique qui recourait à la philosophie grecque et parlait aux chrétiens venus de l'hellénisme. Il finit par être considéré lui-même comme « un père de l'Église honoris causa ».



Les révoltes juives avec leur flot de réfugiés ou d'esclaves vendus au loin amenèrent à reconsidérer la diaspora comme une *galut* qui devint de plus en plus amère avec l'intensification ultérieure des persécutions. Pour les rabbins du Talmud qui en gardent un souvenir lointain, l'Histoire n'avait fait que bégayer, comme on le voit dans la liturgie: "c'est à cause de nos péchés que nous avons été exilés". Mais dès la fin du premier siècle, on commença à attendre le terme de ce nouvel exil qui devait s'achever avec la venue du Messie, espoir qui provoqua au cours des siècles nombre de fièvres messianiques. Cet exil façonna à son tour la vie juive. L'émancipation qui partit de France devait à nouveau faire de la *galut* une diaspora, plus heureuse, féconde et ouverte au monde extérieur, en dépit d'obstacles et de crises. Après l'ultime tragédie vécue par la diaspora, la renaissance de l'Etat d'Israël au terme d'une longue éclipse restaure une bipolarisation du judaïsme entre Israël ou Jérusalem, la "ville-mère", et la diaspora. Chacun de ces pôles apporte son tribut de conservation et d'innovation dans une interaction féconde.

Mireille HADAS-LEBEL